

MAO : ENCHERES ET SURENCHERES

Le fondateur de la République Populaire de Chine n'en finit pas de jouer les trublions...

Au moment où deux anniversaires signifiants de l'histoire de la Chine contemporaine interpellent le gouvernement communiste, un sino-américain très riche, ressuscite Mao avec un portrait du grand Timonnier dont il fut jadis acquéreur. Le 3 juin, ce tableau devait se vendre aux enchères à Pékin. Selon des sondages ou des interviews dans la rue, une minorité seulement de Chinois serait favorable ou indifférente à cette vente tandis qu'une majorité trouve honteux que l'on puisse brader, même pour plus de cent mille dollars, l'icône sacrée de celui qui demeure le père de la patrie quelles que soient ses erreurs. **Prudent, le gouvernement d'Hu Jintao a interdit la vente.**



Si ces enchères ont soulevé tant de passions, c'est que leur objet n'est autre que l'œuvre originale dont la copie, grand format, trône au dessus de porte de la cité interdite, face à la place Tien Anmen. Son auteur, le peintre Zhang Zhensi fut l'un des trente artistes sélectionnés en 1950, pour peindre le portrait du fondateur de la République Populaire, à l'occasion du premier anniversaire de sa création.

Pour une majorité de Chinois, le caractère sacrilège de la vente tient donc essentiellement à deux motifs : l'œuvre elle-même à cause du caractère sacré de celui qu'elle représente et la date de la vente

Cela fait beaucoup pour un peuple dont la mémoire historique demeure charnelle tant les souffrances et les humiliations l'ont marqué tout au long du vingtième siècle.

De ce point de vue, la lecture des œuvres prémonitoires de Pierre Ryckmans dit Simon Leys est édifiante: « ...« **...le rêve de Mao Zedong de catapulter la Chine vers le communisme, était de remplacer le facteur matériel par un facteur spirituel : au lieu de l'énergie électrique (dont parlait Lénine), l'énergie révolutionnaire...une approche idéaliste et volontariste des problèmes, en fait, une démarche d'artiste ou de poète pour qui la réalité ne s'impose pas comme une donnée préalable mais doit s'inventer, se façonner, suivre et épouser les impératifs d'une vision purement subjective et intérieure** ».

En mai 1966, la Révolution Culturelle venait tout juste de commencer. Dans une avenue de Canton, à travers la vitre du bus qui me conduisait à l'hôtel, on apercevait dans une rue transversale des arbres supportant des pendus. Vision d'horreur de la «révocul» à pied d'œuvre ; prise de conscience subite de la haine et de l'injustice des purges ; irresponsabilité des gardes rouges, d'une jeunesse poussée au crime contre les porteurs de lunettes ou de savoir, lutte féroce pour le pouvoir afin de substituer à une bureaucratie tracassière et gangrenée par la corruption, une icône, symbole d'une dictature concentrationnaire.

A l'université de Beijing, Madame Nie Yuanzi assistante de philosophie avait collé sur un mur approprié, la première affiche de la Révolution culturelle.

Dans un langage révolutionnaire, le texte appelait en substance les jeunes à s'enrôler dans les gardes rouges et à remettre en question les caciques du Parti. Mais que pouvait bien signifier cette remise en question ? S'agissait-il du Parti lui-même ou seulement des hommes ? Quel était donc l'objectif poursuivi par Mao et ceux qui encourageaient cette gigantesque « chienlit » pour reprendre un mot fameux du général de Gaulle ? Où voulait-on en venir

en fermant les lycées et les universités, en humiliant les professeurs et en les ridiculisant ? A quoi pouvaient bien rimer ces fameuses « écoles du 7 mai », vastes camps de concentration dont on sortait brisé physiquement et souvent moralement. Des experts de la Chine tentaient d'expliquer qu'il ne fallait pas prendre les mots au pied de la lettre et que des expressions comme égorger tel ou tel, tordre le cou, pendre haut et court, plonger ce chien dans l'eau bouillante (les gardes rouges à l'adresse de Deng Xiaoping), noyer...représentaient des artifices de langage.

Aucun des intellectuels engagés de l'époque n'acceptait d'admettre qu'au nom du pouvoir, Mao s'était comporté en criminel comme Staline.

Même Sartre et sa « Cause du Peuple » voulaient ignorer les millions d'innocents qui avaient croupi dans les « Laogai », camps de réhabilitation chinois. Loin de moi l'idée de me comparer à la sommité des sommités mais il se trouve que quelques mois après mon retour de Chine, Sartre me faisait l'honneur avec Simone de Beauvoir d'accepter mon invitation à dîner dans un restaurant de Tokyo: les Chinois, m'expliquait-il, ont évité de tomber dans les erreurs du réformisme des successeurs de Staline. Si Mao changeait de ligne c'était pour maintenir l'indispensable esprit révolutionnaire et assainir le Parti. Inhérente à tous les partis communistes, une tentation scélérate à la social-démocratie pourrissait trop souvent un militantisme affadi par la peur du prix à payer pour maintenir intact l'esprit révolutionnaire. Une fois élus, les camarades responsables oubliaient trop souvent les objectifs fixés par le Parti. A propos de Staline, Sartre parlait d'erreur : les deux millions de morts de la famine ukrainienne de 1932, les condamnations des procès de Moscou en 1936, les purges à répétition, les fameux «goulags» erreurs, erreurs... Après la mort de Staline en 1953, Sartre avait condamné sans appel les successeurs du « Petit Père des Peuples » et s'était séparé d'eux donc du Parti Communiste français. Après l'intervention de l'armée rouge à Budapest en 1956, il avait tonitrué sa désapprobation comme plus tard, en 1968, il s'élevait contre l'invasion de la Tchécoslovaquie et la répression du printemps de Prague par les troupes du Pacte de Varsovie.

Mao, lui, n'avait commis aucune faute. Sa ligne était juste malgré les millions de morts qu'avait entraînés la famine consécutive au Grand Bond en avant en 1956 dont l'échec avait été imputé à la trahison de Moscou.

Une majorité d'intellectuels français n'était pas en reste. En 1966, j'avais croisé Roland Barthes à Tokyo. A cette époque, Barthes n'était pas encore allé en Chine. Il s'y était rendu plus tard, au printemps de 1974, avec François Wahl, Marcelin Pleynet, Julia Kristeva et Philippe Sollers. La Chine se réveillait à peine de la Révolution Culturelle. L'Empire des Signes par lequel il désignait le Japon était devenu l'Empire du non sens pour ce qui concernait la Chine. Dans un entretien au journal « Le Monde», le 24 mai 1974, Barthes apparaissait complètement déphasé, hors du temps, hors de son temps. En partant pour la Chine, il était, écrivait-il, « muni de mille questions pressantes et semble-t-il naturelles : Qu'en est-il là bas de la sexualité, de la femme, de la famille, de la moralité ? Qu'en est-il des sciences humaines, de la linguistique, de la psychiatrie ? Nous agitions l'arbre du savoir pour que la réponse tombe...mais rien ne tombe. En un sens nous revenons (hors la réponse politique) avec rien... ». Or, pendant ce voyage, la campagne contre Confucius et contre Lin Biao battait son plein. A peine y faisait-il allusion sans se préoccuper du contenu politico philosophique de ce qu'il appelait le « Texte politique » qui ne semblait pas l'intéresser... « La Chine ne donne à lire que son texte politique... », écrit-il presque avec dédain. Un peu plus loin, il trouve la Chine « fade et paisible ». Or la Chine sortait d'une hécatombe de deux millions de morts, pansait ses plaies, retrouvait un semblant d'ordre sous la direction de l'armée qui avait pris les commandes dans les provinces sous la tutelle de Deng Xiaoping. De plus en plus sénile, Mao, était déjà dans l'antichambre de la mort. Que dire d'Etiemble qui fit amende honorable en 1976 avec la publication de son ouvrage, « 40 ans de mon maoïsme, 1934-1974 » (Gallimard 1976). « ... Si le temps m'en est accordé par ma santé,

qu'est-ce qui m'interdit d'espérer que les successeurs de Mao à leur tour comprendront que je ne me suis séparé que d'une idole et ce, pour mieux servir la cause d'une révolution plus que toute autre nécessaire, celle exceptée de l'Inde ? Et que j'aurai la joie de voir reflourir quelques-unes au moins des Cent Fleurs ?... »

Il y a quarante ans, les intellectuels français qui prétendaient vivre avec leur temps se retrouvaient en décalage dès qu'il s'agissait de la Chine.

Submergés par l'émotionnel, beaucoup trouvaient commode de laisser momentanément de côté le rationnel ; ou peut-être, soucieux de porter leur regard au-delà d'événements contingents qui gênaient leurs idées préconçues, préféraient-ils retrouver des signifiants tels ceux que Roland Barthes détectait dans la Chine de l'après révolution culturelle : ...» les signifiants sont rares (en Chine) expliquait-il à Frédéric Gaussen du journal «Le Monde», en voici trois cependant sans ordre : d'abord la cuisine...ensuite...les enfants...enfin l'écriture...» S'agissait-il seulement pour lui, de transcender le régime politique et l'histoire ? On peine à croire qu'il voulait les ignorer.

Les événements contingents se sont succédés après Mao, mais le système répressif a perduré avec ses successeurs dans une semi clandestinité jusqu'au bain de sang de Tien Anmen en juin 1989. Depuis, l'étau ne s'est jamais vraiment desserré.

Le contrôle du Parti Communiste se maintient de haut en bas, jusqu'à la limite d'un arbitraire local pénalisant pour les plus pauvres. Tout se passe comme si une injustice institutionnalisée pouvait seule empêcher la Chine de succomber à sa tentation séculaire à l'anarchie.

Jean-Claude Courdy

www.geopolitis.net